

Bamboula

– Ah, charogne ! tu la donnes ta patte, espèce de Nom de Dieu de vieille rosse!

– N'accablez pas ce brave équidé d'épithètes mal sonnantes qui ne siéent guère à un si noble animal.

De quoi il se mêle celui-là, me dis-je *in petto* en continuant ma tâche.

– Allez, ta patte, bidet de bordel!

– Laissez un instant cet animal réfléchir à votre proposition que vous exprimez en termes si courtois et accordez-moi votre charmante attention, si tant est que le retour des temps anciens ne s'avère point totalement insupportable.

Je me retourne vers le cassepied et je le reconnais aussitôt. Quinze ans que je ne l'avais vu ; il avait bien un peu forci ici ou là mais c'était toujours la même horripilante manière de faire qu'on ne savait jamais s'il se fichait de vous ou s'il était sérieux comme un pape.

– Tiens v'la le commissaire Fillaudeau! Ça fait un bail que je ne vous ai pas eu dans les pattes.

– Moi aussi je suis content de vous revoir. Vous resplendissez dans votre habit de Reine des Sabots, tout semble toujours vous réussir, et précédée de votre langage si fleuri auquel ces innocents quadrupèdes doivent s'accoutumer pour bénéficier de vos soins attentifs, vous incarnez la Demeter nourricière de tous les Arions qu'envie Aphrodite, futile chaque matin toute à ses fards et ses nards.

Le commisseau fille au daire, c'est une vieille connaissance de quand j'étais détective privée à Bordeaux et plus que versée dans la bibine. Un jour j'avais fermé boutique, n'avais jamais bu le moindre verre d'alcool depuis, pas la moindre bière, le plus petit bordeaux, le plus misérable fond de bourbon. Faut dire que j'en avais fini par voler son litron de MuscaMouss' à un clodo. Après quelques temps difficiles, j'avais rencontré un maréchal-ferrant qui

cherchait un repreneur et qui m'avait appris le métier avant de me céder son affaire.

– C'est pas le zazard qui me vaut le plaisir de votre compagnie?

– Oui et non. Une affaire plutôt moche est arrivée hier, et votre nom est apparu dans le rapport d'un gendarme. Il a certes fallu qu'un de mes adjoints effectue le recoupement de Mme Lussier avec votre usage antérieur du patronyme de feu votre époux Nouard. Vous aviez si bien coupé les ponts que je n'ai pas pu résister à la curiosité et au plaisir de vous revoir après ces quelques années qui ont passé sur vous sans laisser la moindre trace, et j'ai saisi cette perche du destin pour m'aventurer hors de mon bureau et me ressentir jeune à votre simple présence.

On dira pas que le commissaire a beaucoup changé, c'est toujours le gars qui vous fait tourner en bourrique rien qu'en vous disant bonjour. Ses subordonnés le trouvaient mariolle, c'est rarement un défaut qu'on perd.

– Je dirais pas que ça me fait pas plaisir de vous revoir, mais j'entends des choses qui me déplaisent : mon nom dans une affaire de gendarmes?

– Pas directement, pas directement, mais par le truchement d'un dénommé Abar N'gonga, qui vous servirait d'assistant dans votre sacerdoce au service de la corne chevaline.

– Abar! Il est arrivé quelque chose à Abar? Il est blessé?

– Rien de tout cela, il a juste été arrêté par les gendarmes et accusé du meurtre d'un jeune homme.

– Sauf votre respect, vous débloquez commissaire, il n'y a pas plus gentil qu'Abar et pour votre gouverne, ce n'est pas vraiment mon assistant, c'est un fêlé qui teste sur les chevaux un langage soit disant universel, mais j'en profite pour lui refiler des trucs à faire pour justifier le petit salaire que je lui donne.

– Et bien votre protégé a bel et bien eu maille à partir avec mes honorables confrères, qui bien qu'œuvrant sous les fourches caudines de notre belle armée, n'en sont pas pour cela obligatoirement sujet à commettre des erreurs policières, tout au moins pas en toutes circonstances.

– Accordez-moi dix minutes pour finir de ferrer cette carne et vous m'expliquez tout.

– Il y a quinze ans que vous nous avez abandonnés à nos tristes corvées de récurage bordelais, je souffrirai bien encore dix minutes avant de profiter de nouveau des charmes de votre attention.

J'empoigne la patte de la bestiole, lui récure vite fait les escarpins, attrape le fer que j'avais déjà adapté et lui enfonce les clous en profitant de la bonne odeur de la corne chaude.

Une fois le cheval rendu à ses plaisirs, je pose mon tablier et mes outils de la passion et me prépare à entendre du malheur en barre. Le proprio de l'écurie arrive sur ces entrefaits et commence à râler. J'allais l'envoyer aux pelotes mais le commissaire prend les devants et l'informe de "l'importance de l'aide que Mme Lussier allait apporter à l'élucidation d'une ténébreuse tragédie qui a endeillé sa bonne ville de Bazas et qu'il convient"... et patati et patata. Du Fillaudeau pur beurre que l'autre ne sait pas dans quel sens l'étendre sur la tartine.

Moi pareille, d'ailleurs.

– Je n'ai pu résister à l'appel de la nostalgie en voyant votre nom réapparaître dans mon sordide univers, mais le devoir m'appelle et m'enjoint, bien malgré moi, à assumer encore une fois le rôle fastidieux de l'enquêteur suspicieux. Depuis combien longtemps connaissez-vous Monsieur N'gonga?

Cette triplette adverbiale c'est peut-être de la grammaire universelle à la mode Abar, en tout cas je pige que réponse exige.

– Un an environ, il est venu me voir pour me demander de m'accompagner pour pouvoir parler aux chevaux.

– Un murmureur à l'oreille, en somme.

– Pas vraiment, il écrit une thèse de doctorat en linguistique et teste une histoire de génération de grammaire ou un truc dans ce gout là. J'entrave que pouic à ses bidules, même que pour lui un mot ça s'appelle pas un mot mais un truc en "xèmes". Rien que d'en parler ça vous gratte.

– Peut-être que cela pique votre curiosité. Le venin du savoir s'insinue en chacun de nous de quelquefois étrange voie.

– Les miennes en l'occurrence y sont impénétrables, d'où l'éventualité d'une réaction anaphylactique à l'agent irritant de la pédanterie universitaire qui

concurrence mon allergie native aux instances militaires, fussent-elles fardées en police de proximité rurale.

Voilà que je commence à parler comme lui!

— Qu'est-ce qu'ils ont contre ce pauvre Abar?

— Je suppose que les "ils" en question sont nos amis Pandore. Suffisamment et suffisamment peu pour que je m'inquiète pour M. N'gunga. Racontez-m'en plus sur ce jeune homme.

Une fois que j'ai eu déblattéré tout mon savoir, il apparut clairement que je ne savais rien de plus que ce que j'avais dit primitivement.

—Finalement M. N'gunga est un inconnu pour vous.

Je rassouille ça dans mon jus de cervelle.

— Pas exactement, les gens c'est comme les bourrins, on les connaît à leur contact, pas par leur pedigree. Abar est un brave garçon, un peu trop intelligent pour être vraiment heureux, mais j'en connais un autre, et je mettrais ma main à couper qu'il est innocent si je n'en avais pas autant besoin pour travailler alors que l'affaire est confiée à des gendarmes. D'ailleurs que fait ici un commissaire de Bordeaux?

— Une décision du juge, la victime n'étant pas sans liens avec quelques dossiers sensibles qui concernent diverses personnalités, disons sensibles, de notre chère métropole d'Aquitaine.

Bon, leurs histoires de prérogatives, je m'en bats l'oeil avec un fouet à blanc d'oeuf.

— Puis-je vous inviter à déjeuner si vous ne craignez pas de vous montrer en si mauvaise compagnie?

— Pourquoi pas, au moins je ne serai pas arrêtée le ventre vide.

— Je travaillerai un peu, cependant, pour justifier ma note de frais.

Il nous emmène au Nom de la Rose, une bonne table pas snob, mais quand même sur la grand-place de Bazas. Sans y avoir mon rond de serviette, j'y avais déjà mis les pieds sous la nappe. Je subodorais que le patron avait lui aussi usé des services des Alcooliques Anonyme à sa façon de ne pas regimber à mes commandes d'eau plate, mais nous n'avions jamais abordé le sujet.

— Bonjour Madame Lussier, de retour dans le coin, à ce que je vois.

– Il n'y a pas besoin de lunettes!

De son côté, Fillaudeau lui la joue pète-sec en réclamant une table à l'écart pour pouvoir parler avec le tenancier. Pas avec moi! Bonsoir le romantisme.

– Pardonnez-moi, mais je vous avais prévenue qu'il me faudrait travailler. Le témoignage de ce monsieur m'intéresse.

Nous déjeunons fort convenablement, en nous tenant fort convenablement comme il se doit de la part de jeunes quinquagénaires et papotons de choses et d'autres. Je fais un résumé à peine édulcoré de ma vie depuis la fermeture de l'Agence Nouard, j'apprends qu'il avait résisté à toute promotion, se trouvant déjà trop près du pouvoir politique, et qu'on avait accepté sa demande de mutation à La Rochelle, ce qui, sans être une rétrogradation, ne ressemblait pas à une deuxième étoile.

– Si je comprends bien, c'est un déjeuner comme dîner d'adieu.

– Pas obligatoirement, mais n'était-ce votre présence avérée dans la région du drame, il est vrai que je serais occupé à ranger mon bureau.

Le café, presque buvable, expédié, tout en me faisant signe de rester, le com's'il-faut File-en-l'air appelle le maître des lieux, le "prian" de s'asseoir avec nous, tralilou tralilère.

Présentant ses excuses pour se voir contraint d'immiscer les déplaisantes manières policières dans un lieu dédié aux fines gourmandises, le commissaire commence son interrogatoire. J'apprends ainsi qu'Abar était là hier au soir, dinant seul, quand un jeune pègre vint lui chercher des poux.

"Alors Bamboula, toi savoir manger avec une fourchette?"

Abar qui en avait entendu d'autres du même acabit se contenta de hausser les épaules, ce qui mit l'autre en pétard.

"On répond quand on te cause Bamboula!"

"Peut-être serait-il préférable qu'on s'abstienne d'envenimer les choses. Je vous prie de ne pas m'importuner davantage et me laisser à loisir déguster l'excellent repas que notre hôte a concocté pour qu'il soit apprécié dans l'atmosphère calme de cette auberge quasi champêtre."

Je reconnais bien là mon Abar quand il n'est pas très content, mais je découvre l'impression d'entendre du Fillaudeau, ce que j'avais oublié.

Le belliqueux en serait venu au mains si le patron n'était pas intervenu pour le mettre à la porte. Ce fut fait efficacement mais pas vraiment discrètement car le malotru rouscaillait et proférait des menaces injurieuses envers Abar, qui tint à se faire pardonner du maitre des lieux du désagrément qu'il avait involontairement provoqué.

Le patron, Pierre Coquereu, n'en savait pas beaucoup plus. Abar avait terminé tranquillement son repas, prenant un digestif avec lui au bar, puis avait déclaré aller se coucher.

Je savais qu'il utilisait sa Renault 6 pour ça, de même que je couchais souvent dans mon camion pour économiser les frais d'hotel. Les gendarmes l'avaient cueilli dormant à l'arrière de son véhicule, sièges rabattus.

Des témoins l'auraient eu vu se bigorner avec le mort, qui, vous l'aviez deviné, était le bamboulaphobe. De là à conclure que c'était mon aide de camp qui lui avait enfoncé par trois fois une bonne lame de couteau dans l'abdomen, touchant pile poil les organes qu'il fallait pour une fin certaine, le pas avait été vite franchi.

— Vous connaissez bien Monsieur N'gunga, Monsieur Coquereu.

— Assez bien oui, suffisamment en tout cas pour ne pas croire cette histoire de couteau.

Je renchéris : "Abar n'avait même pas un Opinel dans ses poches."

— Vous le connaissiez de la fac, je suppose?

Ce cossimaire Dofiyo, il possède toujours les réponses avant d'avoir posé la question.

— Effectivement.

J'attendais un commentaire de trois paragraphes obscurs, mais mon Fillaudeau n'ajoute rien.

Je reviens à mes cannassons en voiture de police, mais très banalisée, et la maison Poulaga s'en va continuer ses indiscretions ailleurs. Le propriétaire de l'écurie fait un peu la gueule, c'est l'ennui avec les chevaux, ils ont des propriétaires. Comme c'est mon gagne pain, je mets un peu de baume sur les blessure d'amour propre, et promets de terminer, tard s'il le faut, le ferrage de ses pensionnaires qui en ont besoin.

Comme Abar n'est pas là pour donner le petit coup de main qui va bien, l'ouvrage traîne un peu, mais j'arrive à conclure avant que la nuit vienne rendre la tâche vraiment brise pompons.



Je me casse une petite graine dans le camion, car je n'ai pas envie de retourner au Nom de la Rose, ni même un autre restau. Revoir Fillaudeau est une drôle de chose. Je ne peux pas dire que je le connais, ni même que je l'ai connu. J'ignore son prénom, pour moi c'était toujours le commissaire, et si je me souviens bien, je ne l'ai vu que deux, peut-être trois fois, toujours dans son bureau à la "criminelle", et pas à mon avantage. Mes contacts professionnels avec la police, c'était surtout la "mondaine", et encore pas souvent. Et c'était il y a quinze ans.

Alors pourquoi me cause-t-il comme si on avait gardé les cochons ensemble, et pourquoi je trouve ça normal? Je dois même m'avouer que c'est bien agréable, mais la fatigue qui me tombe dessus coupe court à toute divagation de l'âme chez une dame d'âge mûr.

Le coq me réveille comme d'habitude et je devrais bien rentrer chez moi, à Saint-Cier sur Gironde, mais cette histoire avec Abar me turlupine et je ne me vois pas l'abandonner comme ça. Je démarre le camion et quitte la propriété où j'ai bossé hier, et vais me garer en ville pour prendre un petit déjeuner du côté où j'ai des chances de rencontrer les gendarmes.

Je ne sais pas trop ce que je pourrais bien faire, mais je ne voudrais pas avoir mauvaise conscience. Un bistrot-presse-tabac ouvert pour les travailleurs matinaux accueille ma carcasse. J'achète Sud-Ouest car il faut bien savoir ce qui s'y dit quant à mon assistant de luxe.

On y dit pas grand chose, comme d'habitude, mais il faut reconnaître à la décharge des plumitifs, que les bourres n'ont pas dévoilé tous les tenants et les aboutissants. Je résume :

- la victime s'appelait Hugues Charron-Pinoche, de la famille des Charron, des Pinoche et des Soubayre. Que du beau linge.
- trois coups de couteaux, tous fatals, lui ont percé la bedaine et divers organes qui s'y cellaient.

- "on" l'avait vu (le journaliste prudent a écrit "aurait vu") se quereller avec Abar N'gonga, ouvrier agricole.

- Abar N'gonga avait été interpellé par les gendarmes de Bazas.

- L'enquête avait finalement été confiée au commissaire Fillaudeau de Bordeaux.

J'achète quand même le journal, même si je préfère du papier vierge d'encre pour essuyer les sabots. Mais j'en ai l'usage pour les outils qui ne font pas les difficiles.

Je sirote mon café crème en mâchant les croissants. Pas le moindre képi ne se pointe dans le bistrot. Je ne sais pas trop quelle illusion je m'étais faite ; faut croire que quinze ans de vie honnêtement gagnée, ça fait perdre la main pour enquêter.

Je cherche de la monnaie pour payer quand du coin de l'oeil j'aperçois un type qui rentre. Sa bobine me dit quelque chose, mais c'est lui qui me reconnaît le premier.

- Tiens Elizabeth Nouard en chairs et en os! Tout le monde la croyait évaporée pour de bon.

Il me faut du temps pour reconnaître dans ce grand type un peu bedonnant et aux rares cheveux tous blancs, le beau Duponh.

"Sans la fausse moustache à la Hergé, j'ai de la peine à te remettre" - lui dis-je avec ce que je peux de délicatesse.

Duponh, avec un h, cultivait autrefois l'homonymie avec les Dupon(td) des albums Tintin, en portant une grosse moustache postiche qu'il enlevait après son service. La calvitie, elle, était vraie.

— C'était devenu un secret de polichinelle, et il aurait fallu suivre la couleur des cheveux, alors... En lisant le rapport des gendarmes, j'ai vu ton nom et j'ai dit à Fillaudeau que tu n'étais pas morte et que tu étais dans le coin. J'avais cru comprendre à l'époque qu'il avait un faible pour toi il y a quinze ans.

— Première nouvelle!

— Je suis content de te voir, j'ai appris que tu faisais dans le cheval, j'ai souvenir que tu aimais ça.

Je ne dis rien de ma rencontre avec son supérieur hiérarchique dès hier, et m'essaye à lui tirer les vers du nez quant à Abar. Evidemment, je ne suis plus dans la course pour ce genre de manoeuvres et si j'avais eu vraiment des choses à cacher, c'est lui qui aurait été gagnant à ce petit jeu.

En gros il me redit ce que je viens de lire dans le journal, sauf une petite chose, le Charron-Pinoche, fils de famille bon à rien, abusait de la cocaïne, ce qui lui faisait perdre le bon sens dont la nature l'avait doté avec parcimonie. Sans compter les mauvaises fréquentations, selon la formule consacrée.

Il m'informe cependant qu'Abar est toujours à Bazas, à la gendarmerie, la maréchaussée étant contente de sa prompte arrestation, mais que Fillaudeau secoue les paniers à Bordeaux car il a plus confiance dans ce genre de récolte. Son chef ne semble pas croire que l'ouvrier agricole soit coupable. Je réussis à tenir ma langue à propos de "l'ouvrier agricole", car si son Fillaudeau n'a rien dit, ce n'est pas à moi de vendre la mèche.

Comme il doit aller à la gendarmerie, je demande si je peux rendre visite à Abar. Ça semble compliqué, mais Duponh aussi semble m'avoir à la bonne, et il me dit qu'il va goupiller quelque chose. Il sort un papier d'un cartable d'instituteur qu'il trimbalait.

— C'est comment ton nom maintenant?

— Lussier, Elizabeth.

Il inscrit l'information sur son papier et me le tends.

— C'est une convocation comme témoin, tu te présentes avec ça et je te recevrai.

Je lui laisse le temps de s'installer comme chez lui, puis je me présente au képi de service qui me demande de m'asseoir et de patienter. Manifestement, ici, on se fiche bien que Duponh me reçoive, moi ou quelqu'un d'autre. Au bout d'un laps réglementaire, on me fait entrer dans un bureau qui sent son militaire à plein nez et Duponh m'interroge sur le travail que l'ouvrier agricole effectue pour moi. Je ne parle donc que du travail qu'il effectue pour moi, pas de celui qu'il effectue pour lui.

— Lui connaissez-vous des armes?

— Pas même un canif pour tailler un crayon.

— A-t-il accès à des outils pouvant servir d'arme??

— Tout comme moi, mais ce sont les miens. J'ai des lames pour soigner les blessures des doigts des chevaux.

— En manquait-il?

— Des doigts?

— Soyons sérieux! Alors ces lames...

— En manquer? Pas que je sache. En tout cas hier, j'ai bien rangé tous mes outils.

On continue les grimaces un moment.

Le troisième degré terminé, il fait venir Abar pour une "confrontation". Abar a une sale tête, surtout mal rasé, un rien ahuri ; si on le prend en photo comme ça, on le condamne illico pour trois ou quatre crimes restés impunis.

— Madame Lussier, que je suis content de vous voir pour vous demander de m'excuser de vous avoir fait faux bond hier. Ces messieurs avaient besoin de ma compagnie.

Pas si ahuri que ça, l'impétrant docteur ! Duponh intervient :

— Racontez-nous ce qui s'est passé quand vous êtes sorti du restaurant.

— Rien de bien remarquable. Je me dirigeais à l'aide de mes pieds vers ma voiture garée quelques rues plus loin, quand un coupé de sport s'est arrêté à mon niveau et un jeune homme que j'avais eu l'heur mauvais de cotoyer au restaurant s'en est pris à moi en termes forts désobligeants. Comme je m'en tenais à un silence tout à la fois diplomatique et, je dois l'admettre, un tantinet dédaigneux, le jeune homme est passé de colérique à brutal et manifesta quelques déplaisantes velléités de violence à mon endroit que j'ai dû, à mon grand regret, réfréner fortement.

Duponh lui aussi à l'air ahuri maintenant.

— Vous êtes ouvrier agricole?

— C'est pour celà que Mme Lussier me verse une rémunération.

Duponh se tourne vers moi.

— Tu te fouts de ma gueule?

J'explique le rapport entre la linguistique et les chevaux. Au bout d'un moment, Duponh prend le parti d'en rire.

— Et vous avez *calmé ses velléités* par quel moyen?

— Rien de bien méchant, je suis ceinture noire troisième dan en judo et j'ai des notions mieux que basiques en karaté.

— Pas de couteau?

— Pourquoi faire? J'aurais pu le tuer aisément avec mes mains.

Là c'est moi qui reste la bouche ouverte, je ne savais pas que le gentil Abar pouvait être un si redoutable combattant.

— Après je suis allé me coucher dans ma voiture car il y avait beaucoup de chevaux à ferrer le lendemain. Ce sont les diligents gendarmes qui m'ont tiré du peu de sommeil qu'il me restait à consommer. Mais je n'ai pas à me plaindre de ce point de vue, car j'ai eu tout le loisir depuis hier pour le récupérer, et en prime j'ai même pu prendre de l'avance.

L'ami Duponh est un peu désarçonné. Aussi il renvoie Abar au frais, me met à la porte pour bigophoner à Bordeaux.

Abar n'est finalement pas si clairement innocent que je l'avais spontanément ressenti. Capable de tuer un homme à mains nues! Et il nous lâche ça tranquillement alors qu'il est soupçonné de meurtre. La Nouard est vraiment passée de mode, il n'y a plus que la pauvre Lussier, travailleuse agricole.

Je ne peux pas prendre mes cliques et mes claques comme ça ; je ne peux rien chimister de sérieux pour l'enquête, j'ai trop perdu la main ; mais je ne peux pas tourner en rond devant la cathédrale toute la journée, aussi je pousse le camion jusque vers Captieux où j'ai un client qui pleure depuis un moment. Il est content de me voir. Ça fait plaisir de se sentir désirée.

Je m'occupe de ses chie-crottins toute la journée, ça me nettoie aussi la tête. Je me dis que je dois plusse suivre mon sentiment à propos d'Abar, et moinsse me laisser influencer par des prouesses gendarmesques. C'est vrai quand même qu'un bon coup de karaté non arrêté, ça peut vous occasionner quelques jolis dégâts à la moelle osseuse, voire à l'épinière. Mais z'alors, pourquoi fabriquer des boutonnères dans la ventrèche?

La conclusion la plus satisfaisante est que les coups de couteaux ne sont pas l'oeuvre d'Abar. Je dois reconnaître que c'est la solution qui me plairait assez. Mais quand je me souviens des coups tordus que mes clients pouvaient se faire, juste pour divorcer, je suis bien obligée de croire possible le surprenant, même s'il me déplait.

Ce qui est étrange, c'est quand même ce sentiment de responsabilité envers quelqu'un à qui je ne dois rien, juste du fait qu'on se connaisse et qu'on travaille ensemble. Je suppose que les bibliothèques sont pleines de volumes qui n'expliquent rien sur le sujet.

Quand j'en ai fini avec mes sabots à récurer et à rechausser, il se fait tard et je n'ai rien imaginé qui puisse ressembler à une enquête. Ce n'est vraiment plus mon truc en plumes. Je prends le volant et retourne à Bazas, sans trop savoir ce que je vais pouvoir faire pour Abar. Finalement j'échoue au Nom de la Rose car c'est le seul endroit qui ait un rapport quelconque avec l'affaire et où je connais quelqu'un.

Ils sont tous au bar en train de rigoler : Abar, Fillaudeau et Duponh devant, Coquereu derrière. Et moi qui me faisais du mourron.

— Je vois que j'arrive juste à temps pour avoir l'air idiote de m'inquiéter pour Monsieur N'gunga!

Abar, avec un grand sourire comble mon ignorance.

— Le commissaire a résolu l'affaire, c'était un voyou de Bordeaux à qui monsieur Charron-Pinoche devait régler quelques dettes et leur discussion s'est envenimée jusqu'aux coups de couteau pour clore le débat.

— Les gendarmes avaient de la peine à admettre l'histoire - dit Duponh- et il a fallu que le commissaire en personne leur demande de libérer Abar pour qu'ils ouvrent la cage.

— Alors comme ça il faut vraiment qu'un commissaire en chair et en os se déplace pour régler une si petite affaire?

— Disons que cela facilite les choses qui présentent quelquefois des nodosités procédurales déroutantes un tantinet pour le profane et nuisent à l'image positive que les forces de police s'efforcent d'offrir d'elles mêmes. Aussi quand l'intérêt supérieur de la justice se conjugue avec le plaisir de renouer avec des amis, serait bien sot celui qui se soustrairait à une si douce obligation.

Mon Fillaudeau se surpasse, on dirait.

Il a un mot gentil pour les gendarmes qui avaient finalement raison : il s'agissait bien d'une querelle qui avait mal tourné, entre deux individus qui n'étaient pas de Bazas, ce qui imposait un handicap de départ aux argoulets quant au bon choix initial du protagoniste définitif.

Ma grimace était sensée être un sourire.

Ils en sont à l'apéro, je commande la même chose que Coquereu. Comme je m'en doutais, il n'y avait pas une goutte d'alcool dedans, mais ça avait tout à fait l'air d'un apéro. Pas mauvais en plus.

Il lève son verre :

— A votre santé madame.

Nous discutons gaiement autour du bar, mais Duponh nous prie de l'excuser, il doit rentrer chez lui, son épouse n'étant pas au mieux.

— Je vous vois demain, Patron?

— Peu probable cher inspecteur, il faut que je prenne quelques congés avant de rejoindre La Rochelle. Mais je repasserai, j'ai encore quelques affaires personnelles à mettre en caisse.

Une phrase aussi sobre de la part de Fillaudeau, ça mérite une croix sur le calendrier.

— Alors à bientôt. Bonne soirée à tous.

Duponh sort.

Je regarde le commissaire et Abar :

– Puis-je vous inviter à dîner pour fêter le retour de l'enfant prodige parmi nous?

– Installez-vous là-bas – dit le restaurateur en désignant une table tranquille. – Laissez-moi composer le repas pour vous être agréable.

Nous opinons. Nous ne sommes pas déçus. Repus nous devisons aimablement.

Maître Coquereu s'approche de notre table.

– Bamboula bon miam-miam?

Je suis la seule à enclencher un mouvement de surprise.

– Bamboula, un marqueur générique utilisé comme marqueur individuel, un pronom en quelque sorte, puis un qualificatif modifiant pour finir un lexème qui serait peut-être d'origine onomatopéïque. Tu n'es pas loin de la grammaire universelle, mon cher professeur. Mais tu ne sors pas de la nécessité des signifiants arbitraires chargés de signifié culturellement connoté.

– Certes, mon cher Abar, *Bamboula* prend son sens de l'histoire coloniale française, *bon* ne se comprend que dans une tradition latine, et *miam-miam* je ne sais pas d'où ça vient vraiment.

Abar se tourne vers moi : "Pierre fut mon professeur de sémiologie".

A moi de savoir ce qu'est la sémiologie. Débrouille toi Lisette.

– Votre jargon me dépasse, mais *Bamboula bon miam-miam?* ça mériterait un coup de fourchette à défaut de coups de couteau.

On vient à mon secours.

– Nous voilà bien loin de vos travaux agricoles Monsieur N'gunga.

Le N'gunga interpellé se tourne vers le commissaire.

– N'ayez crainte, ce dont je parle est loin d'être opaque à Mme Lussier.

– Croyez bien en retour, que je n'ai jamais été dupe des grands airs ignorants que se donne notre très chère Elizabeth.

Très chère Elizabeth. C'est de moi qu'on cause.

– Très cher toi-même, Monsieur dont on ne connaît pas le prénom!

– Vous ne seriez pas déçue, je m'appelle Jacques.

Trois têtes se grattent pour piger ce qu'il y a à ne pas être déçus.

– Petit on m'appelait Jacquou.

Un rien cabotinant, il fait durer.

– Je ne vois pas trop...– ose le sémiologue.

– Tout le sel vient du nom de ma mère : Le Croquant.

De lui, on m'avait dit un jour : "Jeune c'était un rouge".

Finalement ça remonte à sa petite enfance.

Je n'arrive pas à payer, Pierre Coquereu prétendant que le plaisir qu'il avait eu de composer le repas pour fêter la libération de son ami Abar réglait largement l'addition.

La soirée se devant d'avoir une fin, après tous les salamalecs de circonstance, le groupe se scinde et je sors accompagnée de Jacquou Le Croquant.

Comme à nos âges le derrière d'une voiture de police ne nous attire pas plus que l'inconfort de mon camion, nous prenons une chambre à l'Hotel des Trois Evêques.

C'est pas pour faire de la concurrence aux linguistes, mais la grammaire universelle qui permet à deux êtres de se comprendre, nous la redécouvrons assez facilement. Je dois admettre que les cannassons, les chats de gouttières, les rats d'égouts ou les écureuils, sont capables d'en faire autant. Pas de quoi en faire tout un plat.

Quand même, quand c'est bien cuisiné.

Mai 2019